

## A propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell

In: Genèses, 24, 1996. pp. 120-136.

### Résumé

■ Alban Bensa: A propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell. Avec cet entretien, Robert Cresswell, interrogé par Alban Bensa, restitue l'essentiel de son apport à l'anthropologie et à l'histoire des techniques. Dans le sillage d'André Leroi-Gourhan, il approfondit la notion de chaîne opératoire, identifie les liens complexes entre transformations techniques et inerties ou évolutions sociales et s'interroge sur l'élaboration, dans ce domaine, de modèles vraiment rigoureux et explicatifs: «dans le monde des symboles, n'importe qui peut dire n'importe quoi, d'où l'origine de beaucoup de discours invérifiables. En revanche, en technologie les bêtises sont immédiatement apparentes. Du coup l'intérêt pour les techniques tombe, jusqu'au moment où on s'aperçoit que l'on ne peut rien dire sur la société sans en tenir compte...»

### Abstract

Alban Bensa : On cultural technology. An Interview with Robert Cresswell. In this interview by Alban Bensa, Robert Cresswell resumes the essential features of his contribution to anthropology and the history of techniques. In the wake of André Leroi-Gourhan, he has developed the notion of operating chain, identified the complex relations between technical changes and social inertia or evolution and worked on ways of devising truly rigorous, explanatory models in this field: «In the world of symbols, anybody can say anything, hence the volume of unverifiable discourse. But in technology, mistakes are immediately obvious. As a result, people's interest in techniques waned until they realised that they couldn't say anything about society without taking them into account...»

---

### Citer ce document / Cite this document :

Bensa Alban, Cresswell Robert. A propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell. In: Genèses, 24, 1996. pp. 120-136.

doi : 10.3406/genes.1996.1404

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1996\\_num\\_24\\_1\\_1404](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_24_1_1404)

---

# A propos de la technologie culturelle

## Entretien avec Robert Cresswell\*

**Alban Bensa\*\***



\* Né à New York en 1922 d'une famille établie en Amérique du nord depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, Robert Cresswell a commencé des études d'histoire à l'Université de Princeton, mais les a interrompues en 1942 pour se porter volontaire dans l'armée américaine avec laquelle il est arrivé en France en 1944, participant aux campagnes de France, du Rhin et de l'Europe centrale dans la 3<sup>e</sup> division blindée. Démobilisé en France, il a poursuivi ses études à la Sorbonne, se spécialisant dans l'anthropologie. Diplômé du Centre de formation aux Recherches ethnologiques, il a obtenu le Doctorat d'État ès Lettres et Sciences humaines sous la direction d'André Leroi-Gourhan, dont il a plus tard pris la relève pour l'enseignement de la technologie culturelle à l'Université René Descartes (Paris V). Entré au C.N.R.S. en 1955, il a fait un premier terrain en Irlande, et ses recherches dans ce pays ont fourni la documentation dont il a présenté l'analyse dans *Une communauté rurale de l'Irlande* (Travaux et Mémoires LXXIV, Institut d'Ethnologie, Paris, 1969). Ses recherches l'ont ensuite amené chez les Maronites du Liban, puis plus récemment il a participé aux recherches menées par Martine Garrigues-Cresswell dans le Haut-Atlas marocain. Ses travaux, publiés dans de nombreux articles, ont donné lieu à une réflexion théorique sur les liens entre techniques et société présentée dans *Prométhée ou Pandore? Propos de technologie culturelle*, publié aux Éditions Kimé en 1996. Convaincu que la recherche

*Quels rapports peut-on établir entre processus techniques et formes socio-culturelles? Cette question traverse le travail, à la fois monographique (Irlande, Liban, Maroc) théorique et pédagogique de Robert Cresswell. L'œuvre de cet anthropologue américain, dont toute la carrière s'est déroulée en France, se situe dans le sillage de celle d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) et entend dégager les relations dialectiques entre structures techno-économiques et structures sociales. A cette fin, R. Cresswell repense, d'une façon très personnelle et originale, à la fois l'enquête de terrain et l'argumentation théorique. Il reprend et développe l'essentiel de sa pensée dans un récent ouvrage, référence centrale du présent entretien.*

A. B.

– En ouverture de ton ouvrage, *Prométhée ou Pandore?* Propos de technologie culturelle<sup>1</sup>, tu insistes sur la nécessité pour l'ethnologie de s'assigner les mêmes exigences de scientificité que celles qui prévalent dans les sciences exactes. Comment justifies-tu cette démarche?

– J'insisterais sur le fait que l'anthropologie sera scientifique ou elle disparaîtra. Mais entendons-nous sur la signification de «scientifique». Il ne s'agit évidemment pas de quantification. J'entends par «science» une analyse des faits observés qui permet un raisonnement aussi bien inductif que déductif. Ce que je pourrais reprocher à beaucoup d'anthropologues qui ont essayé d'élaborer de grandes lois, c'est que sur la base de leurs théories il est rarement possible de retrouver une société concrète. Le discours en soi est cohérent, mais il est en quelque sorte clos sur lui-même, car à partir des structures et relations mises en évidence il est impossible de suivre un chemin de logique déductive pour «révéler» une société particulière. Remarquons qu'il ne s'agit pas

non plus d'un problème d'objectivité. Pour moi, l'objectivité ne se situe pas là où beaucoup de gens la placent. Je m'explique. Si toi et moi nous partons ensemble pour un terrain, nous devons élaborer au préalable une problématique. Les faits sociaux ne sont pas des objets à cueillir comme des pommes sur un pommier. Avant de prendre l'avion il faut expliciter ce que l'on va chercher à étudier. Comment aborder l'étude, quelles méthodes employer, que veut-on montrer ? Les réponses à ces questions peuvent être qualifiées de «subjectives». Mais alors, à partir du moment où nous sommes en accord sur ces points, nous devons ramener du terrain les mêmes observations qui serviront à l'analyse. Là se situe l'objectivité. En un mot, la détermination du sujet d'étude, l'élaboration de la problématique à utiliser, l'esquisse des réseaux, des structures, des processus sociaux à décrire sont des choix subjectifs, mais un, deux, ou cent anthropologues doivent recueillir sur le terrain sensiblement les mêmes faits, s'ils veulent satisfaire aux critères de l'objectivité.

Pour moi, comprendre ce qu'est la science est hautement important pour une autre raison, celle du but ultime de tout travail anthropologique. Ce but est double : d'une part l'étude doit conduire à une meilleure connaissance de nous-mêmes en tant qu'êtres sociaux, donc en fin de compte à une réflexion philosophique ; d'autre part cette connaissance doit aboutir à une action. Or si l'on n'arrive pas à étudier scientifiquement la façon d'interagir des hommes dans la société, on ne pourra jamais peser sur le fonctionnement social dans de bonnes conditions.

– *Ton livre fait peu de place à ceux qui t'ont influencé et à ta formation au métier d'anthropologue.*

– Je ne renie pas mes ancêtres, mais je n'ai jamais ressenti le besoin de tuer le père avant de pouvoir commencer à travailler – juste un petit peu. J'ai été principalement formé à l'eth-

nologie par André Leroi-Gourhan, et je dois beaucoup à Claude Lévi-Strauss dont j'ai suivi les enseignements pendant de longues années. J'ai été influencé aussi par le courant marxiste, peut-être non pas tant par Marx lui-même, dont le caractère parfois abscons du langage discursif me rebutait, mais par ses commentateurs et disciples. Je reconnais enfin une importante influence des anthropologues de langue anglaise, Herskovits, Kroeber, Lowie, White, etc., pour les Américains ; Evans-Pritchard (en dépit des fortes critiques que je lui adresse dans *Prométhée ou Pandore?*), Malinowski, etc., pour les Anglais. En un mot, je situerais mes repères dans le courant principal de l'anthropologie classique. J'ajouterais que j'ai eu aussi une formation d'historien à Princeton avant de m'engager dans l'armée en 1942 et j'en reste fortement imprégné.

Cela dit, au fur et à mesure du développement de mes recherches je me suis rendu compte combien l'approche purement disciplinaire était stérile. Ce qui fait qu'aujourd'hui lorsque je me trouve confronté à un problème d'analyse, aussi bien sociologique que technologique, si mes connaissances anthropologiques s'avèrent incomplètes pour nourrir suffisamment la réflexion, je me remets à la lecture et à l'étude, quel que soit le domaine. Je pars du principe que le but d'une discipline n'est pas de créer des objets d'étude, mais d'élaborer et d'analyser des sujets de recherche.

– *Marcel Mauss concevait la technologie comme l'étude de «l'acte traditionnel efficace». Tu as repris à ton compte cette définition<sup>2</sup> en cherchant à évaluer cette efficacité dans ses dimensions autant culturelles que techniques. Comment mets-tu en œuvre ce projet d'analyse?*

– Lorsque j'ai étudié les moulins à eau à roue horizontale<sup>3</sup>, je ne me suis pas considéré comme un ethnologue face à une forme technique ; je n'avais pas un objet à étudier, mais



et la formation d'étudiants et de jeunes chercheurs se nourrissent mutuellement, Robert Cresswell a enseigné tout au long de sa carrière et dirigé de nombreuses thèses d'anthropologie. Par ailleurs, *Les éléments d'ethnologie* (A. Colin 1975) et *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques* (Maspéro 1976) ont été publiés sous sa direction. En 1972 il a réuni un groupe de chercheurs sur les techniques d'où est sorti une équipe de recherche du C.N.R.S. dont il s'est vu confier la direction. En 1983, il a créé avec les membres de son équipe la revue *Techniques & Culture*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. Il est actuellement Directeur de recherche honoraire au C.N.R.S.

\*\* Directeur d'études à l'EHESS.

1. Paris, Éditions Kimé, 1996.

2. cf. *Techniques et Culture. Pour une ethnologie de l'acte traditionnel efficace*.

3. Cf. Robert Cresswell, «Un moulin à eau du Haut-Atlas», in *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, pp. 507-513.

4. Cf. Clifford et Hildred Geertz, *Kinship in Bali*, Chicago & London, University of Chicago Press, 1975.

5. Robert Cresswell (éd.), *Éléments d'ethnologie*, Paris, Armand Colin, 1975; Robert Cresswell et Maurice Godelier, *Outils d'analyse et d'enquête anthropologiques*, Paris, Maspéro, 1976.

j'ai essayé de réfléchir comme un chercheur devant analyser le fonctionnement social et physique d'un processus technique. Mon premier regard est certes celui d'un anthropologue, c'est-à-dire le regard qui perçoit la globalité dans laquelle se situe le phénomène; mais pour atteindre cette globalité je dois faire appel à l'histoire comme à la physique ou à la chimie, à l'agronomie comme à la sociologie des religions; en un mot aux différents faisceaux qui me permettent de cerner tous les aspects, dont, bien entendu, l'efficacité. Cela dit, je n'ai pas de formation d'ingénieur, pas plus que de physicien ou de mathématicien. Je me meus dans ces matières-là avec énormément de difficultés. C'est d'ailleurs plus difficile lorsqu'on étudie des techniques traditionnelles, car les formules de la physique moderne sont difficilement applicables aux problèmes que nous posons. Les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle utilisent souvent des méthodes plus adaptées que celles d'aujourd'hui à la description des techniques pré-industrielles, mais en revanche leurs systèmes de calcul sont assez défectueux. Un exemple précis: lorsque j'ai travaillé sur les moulins à eau, je pensais qu'il suffisait de revenir du terrain avec les mesures pertinentes et que je trouverais ici en métropole toutes les formules pour analyser le fonctionnement. Or c'était faux, particulièrement en ce qui concerne la physique des fluides. J'ajouterai que si je défends tant l'exactitude dans ces études, c'est pour plusieurs raisons. Principalement j'adhère à l'idée que plus grande est la précision de la description, plus grande est la fiabilité de l'analyse. Or, étant donné qu'écrire à propos d'un processus technique c'est en même temps mettre en évidence les structures sociales pour décrire le fonctionnement de leurs réseaux constitutifs, l'exactitude technologique est un gage de la pertinence de l'analyse sociologique. Quant à l'efficacité, il s'agit simplement de l'évaluation de la conformité d'un résultat avec un projet.

Il est important aussi d'être exact dans vos descriptions et observations si vous voulez fournir les documents qui puissent être utilisés par d'autres pour réfuter vos arguments, comme le souligne Karl Popper. Si vous ne livrez que votre propre interprétation des faits, l'analyse est à prendre ou à laisser, aucune discussion n'est possible. Je trouve que trop d'anthropologues affirment des choses sans en donner les détails qui permettraient une autre interprétation. Clifford Geertz, à qui j'ai tenté de me référer, de façon comparative, pour une étude de la parenté arabe (à Bali le mariage est quadrilatéral entre cousins parallèles<sup>4</sup>), étudie les rapports entre système d'irrigation et système de parenté sans donner les détails à partir desquels il a induit son interprétation. Il s'agit pourtant d'un grand anthropologue, dont les analyses semblent convaincantes et ont même donné lieu à l'élaboration d'une tendance dans l'anthropologie moderne. Mais le discours livré par Geertz ne me permet pas de contrôler son interprétation; celle-ci est donc inutilisable.

– *Comme tes publications à caractère pédagogique le prouvent<sup>5</sup>, il est essentiel à tes yeux de faire constamment retour à l'observation et à la description pour mettre en place des méthodologies aussi fiables que possible. Les clivages entre disciplines ne font-ils pas obstacle à cet effort de systématisation ?*

– L'observation directe me paraît essentielle, ne serait-ce que pour pouvoir plus aisément faire la distinction entre ce qu'on dit qu'on fait et ce qu'on fait réellement. En un mot elle permet de distinguer entre normatif et concret. En ce qui concerne la sociologie, j'ai combattu toute ma carrière l'idée que la sociologie et l'ethnologie étaient fondamentalement différentes. Couper l'espèce humaine en deux morceaux ne me paraît pas défendable. J'ai parfois reproché aux ethnologues de ne pas utiliser certaines méthodes que l'on applique en sociologie. Et inverse-

ment, j'ai essayé de faire comprendre aux sociologues que quelqu'un qui a passé un an ou un an et demi à vivre parmi les gens, à apprendre leur langue et à participer à la vie quotidienne ne pourra pas faire des réponses fausses, même à des questions qu'il n'aurait pas formulées lui-même. En revanche, passer trois mois sur un terrain avec un questionnaire, c'est rendre on ne peut plus aléatoires les résultats, pour ne rien dire sur la pertinence des questions. Il n'est que de consulter les grandes enquêtes d'organismes internationaux pour s'en convaincre.

– *Les rapports entre formes techniques et structures sociales sont au cœur de ta réflexion. Comment, globalement, les abordes-tu ?*

– Le monde technique et le monde social entretiennent des rapports dialectiques. Mais ces rapports ne peuvent être réellement mis en évidence qu'à condition d'étudier des processus. La difficulté majeure qu'ont rencontré les études des techniques pour montrer leur pertinence sociologique, tout au moins telles qu'elles ont été pratiquées jusqu'à présent, c'est qu'elles se sont concentrées sur les objets. On le voit très bien dans les premiers travaux ethnologiques. On y trouve toujours un chapitre «culture matérielle» où on explique qu'il existe des arcs comme ça, des poteries de telles formes, etc., puis plus rien. Je ne dis pas que la forme ou l'usage des pots n'ont pas un rapport avec la société; mais le rapport profond est à découvrir au niveau des processus et des structures. Je vois les techniques comme médiatrices entre nature et culture. Certains modèles de la nature sont reproduits dans la culture par la médiation des techniques. Mais les techniques ne déterminent pas pour autant les formes sociales, ce sont les structures sociales qui canalisent les directions que vont prendre les techniques. L'histoire nous donne assez d'exemples de cela.

– *Crois-tu que l'on puisse, comme le suggère André-Georges Haudricourt<sup>6</sup>, établir des homologues entre structures techniques et structures sociales ?*

– Je n'irais peut-être pas aussi loin qu'Haudricourt, mais il existe sans aucun doute une homologie générale. En outre, il semble bien que cette relation entre techniques et société suive un mouvement cyclique. Très schématiquement, par moments, processus techniques et réseaux sociaux poursuivent leurs développements propres d'une façon que l'on pourrait qualifier de quasi autonomes. Puis peu à peu des contradictions internes apparaissent et le système social commence à bloquer l'ensemble. L'autonomie disparaît. Les influences réciproques se renforcent. A la faveur de mutations plus ou moins violentes les systèmes se débloquent, se libèrent des contraintes à leur développement. Pendant cette période de changement, l'emprise des «forces» de l'histoire ou des «forces» productives s'estompe et le rôle des individus, des «grands hommes», prévaut, ce qui rend difficilement discernable la direction future de l'histoire. Il est vrai que cette esquisse schématique est entièrement à retravailler à la lumière du rôle transformé de la production dans le monde moderne.

– *Toujours à propos des rapports entre techniques et culture, tu as proposé une explication originale du mariage arabe en rapportant ce type d'alliance à des contraintes écologico-pratiques. S'agit-il là d'un déterminisme simple ?*

– Je voulais faire une analyse en profondeur de ce type de mariage – la conjointe est préférentiellement la fille du frère du père – tenu pour exceptionnel par les chercheurs dans le domaine de la parenté – afin de retrouver la dialectique techniques et société en partant du social. Toutes sortes d'explications de l'existence de ce mariage ont été proposées : économiques, relevant de stratégies familiales, politiques, psychanalytiques ou simplement



6. André-Georges Haudricourt, *La technologie, science humaine*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1988.

psychologiques, que sais-je ; mais toutes font preuve de graves défauts, soit de logique, soit dans les faits. L'un des leitmotivs de ces analyses est que ce mariage est un des éléments d'un système social dont le but est d'ordonner, de réglementer le déroulement des conflits inévitables. En fait, contrairement à d'autres, je pense que le fonctionnement de ce système aboutit plutôt à éviter le conflit, ou du moins à en limiter les dégâts, et non pas à l'organiser. Mais la découverte la plus importante de mon étude a été celle de la structure profonde qui sous-tend cette pratique – l'argument que celle-ci est une cristallisation de tendances contenues dans le type d'élevage et dans le système de production est justifiable, mais trop long pour en parler ici. Plus, lorsque les conditions écologiques ou géographiques, politiques ou religieuses, économiques ou symboliques font naître le besoin d'un même type de structure profonde – augmentation pyramidale du patrimoine, extension de liens lignagers, renforcement de sentiments nationalistes – réapparaît la pratique elle-même, quelle que soit l'appartenance culturelle du groupe concerné.

– *Ne cherches-tu pas à trouver une finalité pratique aux comportements culturels ?*

– Peut-être, mais j'insisterais plus volontiers sur la nécessaire dialectique entre le pratique et le culturel.

– *De ce point de vue-là, tu ne te situes pas du tout dans la mouvance des culturalistes parce que tu essayes de trouver des schèmes profonds qui relèvent d'une certaine universalité. Mais penses-tu que les raisons culturelles sont des raisons circonstanciées ? Plus profondément, à ton avis, la genèse des formes culturelles est-elle liée à une adaptation, à un rapport au milieu ?*

– Ce qui caractérise, peut-être, ma réflexion est le postulat qu'il existe au moins trois niveaux d'analyse structurale des faits de la vie quoti-

dienne observés sur le terrain. A un premier niveau se situent les structures qu'une société élabore consciemment. Au troisième niveau, le plus profond, se trouvent les configurations propres à toute vie sociale. Mais entre ces deux-là se place un ordonnancement qui répond au concept inconscient de structure qui sous-tend le type d'organisation sociale que se donne une société. Les architectures analysables à ce niveau sont donc culturellement spécifiques par rapport au niveau des structures profondes, mais ne sont pas directement observables au niveau de la vie quotidienne.

– *Tu montres que dans les systèmes traditionnels, la contrainte morale, culturelle, est très forte mais la liberté sociale plus grande, tandis que dans les systèmes sociaux contemporains, la contrainte sociale est très prégnante mais la liberté culturelle et morale plus importante. En abordant des problèmes de ce type tu passes de la technologie culturelle à l'anthropologie générale, sans jamais sembler t'affilier à une école. Qu'en est-il vraiment de ta démarche ? Comment te situes-tu par rapport aux courants de l'anthropologie ?*

– Je suis tenté de répondre : ailleurs. Je cherche plutôt à élaborer une nouvelle approche des phénomènes sociaux et techniques que d'adhérer à une école. Je ne me sens pas uniquement évolutionniste, structuraliste, diffusionniste, dynamiste, structuro-fonctionnaliste, que sais-je ? Mais j'essaie d'utiliser de chacun de ces courants ce qui me semble nécessaire pour le problème à résoudre. D'ailleurs, je ferai remarquer que ces « écoles » sont des courants d'interprétation plutôt que des méthodes d'observation ou des schèmes d'analyse. Je fais référence à la démarche scientifique : observation – analyse – interprétation – hypothèses – nouvelles observations, et ainsi de suite.

– *Leroi-Gourhan avait fait de la biologie. Il a reçu une formation en histoire naturelle.*

*Haudricourt est autant linguiste que botaniste; Lévi-Strauss s'est intéressé à la géologie. Et toi alors ?*

– Avant la guerre (il faut peut-être préciser celle de 1939-1945), j'ai eu une formation d'historien à Princeton. Resté en France après ma démobilisation j'ai eu droit grâce au *GI Bill of Rights*<sup>7</sup>, à autant de mois de bourse à \$75 par mois pour les études supérieures que de mois passés sous les drapeaux, c'est-à-dire cinq années scolaires. Alors je me suis inscrit à la Sorbonne en licence libre. J'ai commencé avec des certificats d'histoire, mais je me suis rapidement intéressé à l'ethnologie. Après le Centre de Formation à la Recherche Ethnologique<sup>8</sup>, Leroi-Gourhan m'a trouvé un travail chez Robert Auzelle pour l'Encyclopédie de l'Urbanisme<sup>9</sup>, où je suis resté trois ans avant d'entrer au CNRS.

\*

\*\*

– *Un processus technique pourrait logiquement, en fonction de règles strictement techniques, évoluer dans telle ou telle direction; évoluer c'est-à-dire réduire l'effort, améliorer le rapport entre l'énergie dépensée et le résultat que l'on peut obtenir. Mais des contraintes strictement sociales peuvent s'opposer à cette évolution, des sortes de verrous idéologiques, politiques, etc. N'est-ce pas ce que tu cherches principalement à mettre en évidence ?*

– Oui, mais je ne vois pas comment on pourrait parler réellement de verrous techniques. On peut parler d'obstacles, mais pas de verrous. En revanche les obstacles sociaux sont de véritables verrous. Prenons l'exemple analysé par Bruno Latour concernant le développement des appareils Kodak<sup>10</sup>. Lui-même est assez anti-technique; pour lui tout est social, même Pasteur. Il montre qu'on voulait faire des photos, mais qu'il n'existait ni de bonnes émulsions, ni de bons appareils. Dans cet exemple, comme dans d'autres étudiés par



7. Loi détaillant les droits des anciens soldats de la Seconde Guerre mondiale.

8. Stage d'enquête sur le terrain organisé pour la formation des ethnologues.

9. Robert Auzelle, architecte-urbaniste, auteur de cette encyclopédie parue chez Vincent Fréal à partir de 1947.

10. Cf. Bruno Latour, Bernard Mauguin et Gérard Teil, «Comment suivre les innovations ? Le graphe socio-technique», *Annales des Mines*, sept. 1990, pp. 62-79.

11. Cf. Joseph Needham, *La tradition scientifique chinoise*, Paris, Herman, 1975.



Latour, le point de départ est donc un produit, objet d'un désir social, mais l'état de connaissances ou de traditions techniques ne permet pas de le satisfaire. On a cherché alors comment transformer les techniques, ou plutôt comment trouver d'autres sous-produits que ceux utilisés traditionnellement dans les techniques de fabrication de plaques sensibles ; mais ce n'est pas un processus qui est mis en jeu. Le processus reste le même, c'est le produit qui doit se transformer. L'ordre d'innovation débute avec l'émulsion, continue avec son support, et termine avec un nouveau type d'appareil. En fait, Latour pose là le problème que je viens d'évoquer, celui de l'innovation technique dans le monde moderne de la production. Une part importante des gens appartenant au secteur tertiaire sont attachés à la recherche de nouveaux produits, aidés en cela par l'intégration actuelle de la science et de la technique. Comment cette transformation-là, en réduisant notre intervention dans les processus de production des richesses, a changé notre façon de fonctionner au niveau politique, social ou religieux, telle est la question qui doit être l'un des sujets prioritaires de la technologie culturelle.

– *Aujourd'hui, la recherche est chargée de faire sauter les verrous techniques et ne se laisse plus arrêter par des verrous sociaux, quitte à poser des problèmes éthiques alors qu'en Chine ancienne par exemple, comme l'explique Joseph Needham<sup>11</sup>, le souci d'améliorer des gestes techniques d'une part ne s'était pas autonomisé en un secteur dit «de la recherche», d'autre part rencontrait des obstacles sociaux et idéologiques considérables.*

– C'est vrai. En réalité en ce qui concerne les «verrous sociaux» on peut dire que trois transformations importantes caractérisent notre époque. D'abord le tempo de l'innovation a changé. La mutation des techniques a lieu à une vitesse qui ne laisse pas au système global techno-social le temps de s'adapter. Dans le

monde traditionnel, aussi bien en Occident qu'en Chine d'ailleurs, les verrous sociaux bloquant la mutation technique ne pouvaient «sauter» que si l'ensemble du système technosocial se transformait, ce qui est normalement un processus lent. Aujourd'hui – et encore une fois je tiens à souligner que tout cela est dit de façon très schématique – les produits nouveaux se multiplient et se diffusent dans la société plus rapidement que les changements sociaux liés aux processus techniques novateurs. En d'autres termes, une innovation technique a un effet plutôt ponctuel que porté sur tout un réseau social. Ensuite, corollairement à ce dernier changement, le déplacement de l'importance relative des secteurs de l'économie fait que plus de 80 % de la population active travaille dans le secteur tertiaire, celui des services. Les chaînes opératoires, les séquences techniques de la production de biens, ont changé d'importance, et leur aspect social de nature. Troisièmement, il n'est guère besoin de souligner l'effet de la dialectique croissante entre science et processus techniques. Enfin, évoquer l'existence de verrous introduit à tout le problème du développement, où on a séparé le technique du social dans la pratique de l'innovation, tout en reconnaissant les catastrophes sociales qui ont suivi la mise en œuvre des projets techniques.

– *Tu as contribué à l'approfondissement de la notion de chaîne opératoire. Pourrais-tu la définir ici brièvement ?*

– Réduite à sa plus simple expression, une chaîne opératoire est une séquence de gestes techniques qui transforment une matière première en produit utilisable. Naturellement peu de processus techniques sont faits d'une seule chaîne, même la fabrication d'un parka inuit en implique plusieurs. J'ajouterai que la manière dont sont imbriquées les chaînes, de même que la manière dont sont établis les réseaux de structures sociales, est culturellement définie, ou, plus exactement, définit une



12. Cf. Emmanuel Terray, *Le marxisme devant les sociétés primitives*, Paris, Maspéro, 1972.

13. Cf. André-Leroi Gourhan, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.



Forgeur irlandais (1956).

culture particulière. C'est pourquoi notre discipline porte le nom de «technologie culturelle». Mais j'ai essayé de porter la réflexion plus loin, de fondre réellement le social et le technique à l'intérieur même de la chaîne opératoire. C'est un texte d'Emmanuel Terray qui m'a mis sur le chemin pour atteindre cet objectif. Cet auteur, en analysant des travaux de Morgan, cite un texte de Marx qui dit que les mêmes éléments se trouvent à la fois dans un rapport technique et dans un rapport social<sup>12</sup>. J'ai commencé par écrire une chaîne opératoire de la façon suivante : «{Agent + outil → un geste → action sur la matière} (matière première) = produit». Cela veut dire qu'un agent et un outil se transforment en un geste et une certaine façon de modeler un matériau, ce qui, agissant sur une matière, en fait un produit. Un rapport technique, c'est donc une source d'énergie plus un outil, ou une machine, qui se transforme en geste et en action sur la matière. La transformation passe (la flèche) par le savoir-faire, ou la connaissance savante, pour aboutir à un produit. Reprenant les mêmes éléments nous trouvons les rapports sociaux : des agents dans les rapports de parenté, de coopération ou de contrat, ayant acquis le savoir nécessaire d'après des règles sociales pour transformer une action sur la matière en un produit doté de valeur sociale que ce soit d'usage ou d'échange. Il a fallu ajouter à cette écriture les indicateurs de temps et de place, et arranger les séquences en étapes de fabrication. On peut ainsi décrire des processus techniques qui sont en même temps l'activation des réseaux sociaux.

– Si l'on met en avant la chaîne opératoire comprise comme une série d'impératifs techniques prise dans des relations sociales – les rapports jeunes/vieux, neveu/oncle maternel, hommes/femmes – on ne peut plus dire que les techniques produisent les relations sociales. Celles-ci ont une sorte d'autonomie ; elles

*peuvent simplement favoriser ou non l'aboutissement de certaines logiques techniques.*

– Tout à fait. Je reviens à la notion de cycles. La dialectique technique/social est en constant devenir. André Leroi-Gourhan a mis en évidence l'existence des «tendances» techniques – le biface a tendance à acquérir un manche, les outils de coupe d'un tonnelier ont tendance à prendre la courbure nécessaire pour accomplir plus aisément une tâche précise, etc<sup>13</sup>. En revanche, je ne vois pas comment on pourrait parler d'une tendance sociale. Y aurait-il une tendance à passer des structures politiques non-centralisées aux chefferies ? Difficile à prouver. En revanche je propose l'hypothèse d'une sorte de loi d'évolution des rapports entre nature, techniques et sociétés : plus le contrôle de l'homme sur la nature augmente par la progression des techniques, plus le choix de la forme des institutions sociales (État, chefferie, bande acéphale...) se restreint et plus le choix de leur contenu (démocratique, totalitaire, degré de liberté culturelle...) devient libre.

\*

\*\*

– *L'invention des machines-outils au XVIII<sup>e</sup> siècle a suscité des contraintes techniques spécifiques. Comment analyses-tu ce bouleversement ?*

– L'invention des machines-outils est certes importante, mais dans l'histoire des techniques il y a eu quantité d'autres inventions qui ont créé des contraintes et des impératifs tout aussi significatifs. Deux aspects distinguent la révolution industrielle d'autres grandes mutations : d'une part la rapidité relative avec laquelle elle s'est accomplie – la «révolution néolithique» a pris 2000 à 3000 ans selon les régions à produire un changement technique réel – et d'autre part le foisonnement de nouveaux produits et la création de nouveaux besoins qui l'ont accompagnée.

– *Tu es parvenu à établir une sorte de loi générale de l'évolution technique : plus le processus technique est spécialisé, plus il est ouvert au changement. A l'inverse, dans les milieux techniques plus homogènes où un petit nombre de gestes est commun à divers types d'activité la résistance à l'innovation serait plus forte. Peux-tu préciser ta pensée ?*

– L'idée fondamentale est simple : la force d'inertie d'un petit groupe est moindre que celle d'une société globale. Lorsque chaque processus technique consiste en des séries de gestes similaires – en partie parce que tous les membres du groupe non seulement ont accès à tout le savoir technique, mais l'utilisent réellement dans leur vie quotidienne – et fait appel essentiellement aux mêmes acteurs – c'est-à-dire en fin de compte aux mêmes relations sociales –, un changement dans les techniques met en branle un réseau complexe qui implique toute la société, surtout dès lors que l'innovation se heurte à des contraintes sociales. En revanche, lorsque les processus techniques sont partagés entre des spécialisés (forgerons, charpentiers, tonneliers, etc.), chaque groupe formant un sous-ensemble social et ayant donc un réseau limité et particularisé de rapports sociaux, une innovation concernera principalement ce sous-groupe et risquera moins de rencontrer une résistance globale. A moins qu'il s'agisse d'une réelle révolution technique.

– *Il y a une dimension culturelle du geste technique qui peut constituer un frein à l'innovation. Par exemple, lorsqu'on a voulu introduire chez les paysans vigneron de Provence une nouvelle façon de tailler la vigne, les gens n'y arrivaient pas. Ne s'agirait-il pas d'une sorte d'intériorisation du geste technique telle qu'il en est devenu un geste culturel ? Et s'il n'y a jamais de gestes techniques purs, comment isoler le processus technique ?*

– Bien sûr, il n'y a jamais de gestes techniques purs, malgré les apparences. Prenons comme

exemple les Aluku de la Guyane française. Esclaves marrons, ceux-ci ont fui la côte pour un milieu naturel difficile qui leur était foncièrement inconnu. Pour en tirer leur subsistance, ils ont dû apprendre l'horticulture itinérante des Indiens Wayana. Mais non seulement le système de production auquel ils ont finalement abouti était différent, mais aussi ils pratiquaient une division des tâches qu'on ne retrouve pas chez les Wayana. Ce partage du travail était en grande partie un reflet de leur organisation sociale. Les gestes techniques en eux-mêmes, voire des séquences de gestes, étaient passablement similaires, mais leurs cultures respectives avaient déterminé des organisations différentes des systèmes. Par ailleurs l'innovation technique a eu lieu plus facilement chez les Aluku que chez les Wayana. Nous voyons donc que les mêmes contraintes écologiques – et, faut-il ajouter, un même niveau de développement technique – permettent néanmoins des réponses différentes, et cette différence est culturellement déterminée. En ce qui concerne le changement, je n'irais peut-être pas jusqu'au frein causé par une intériorisation du geste, du moins pour de jeunes gens. Il faut examiner de très près les situations où il y a proposition de changement, surtout lorsqu'elle émane d'agents extérieurs. Les paysans se méfient beaucoup des gens qui veulent leur bien en modifiant les pratiques séculaires. Et leur donnerait tort ? Je pourrais citer des dizaines de cas où la méfiance était parfaitement justifiée.

*– Ce qui pourrait expliquer aussi une certaine inertie du néolithique. La société peut résister à l'innovation parce que celle-ci remet tout en cause. La spécialisation est favorable au changement parce que lorsqu'une technique est isolée et prise en charge par un seul groupe, elle vient se placer au centre des préoccupations de ce groupe qui l'objective alors comme « technique ». Penses-tu que des conditions écolo-*

*giques particulières ont pu favoriser la spécialisation technique ?*

– Cela reste à étudier.

– *Par exemple, les contraintes des milieux maritimes sont tout à fait spécifiques.*

– Le milieu maritime est par moments un milieu dangereux. Une technique inadaptée, une innovation irréfléchie attirent une sanction sans appel.

– *Qu'entends-tu par «lien fort» et «lien faible» entre pratique technique et structure sociale ?*

– On peut parler de lien lorsque des éléments sont réunis dans une relation : agent/outil, agent/outil/geste, geste/action sur la matière, etc. Le lien est fort lorsque l'identité des deux éléments est spécifiée : tel ouvrier pour tel outil ; faible dans le cas contraire. L'industrialisation, par exemple, mène à l'interchangeabilité des éléments : n'importe quel ouvrier peut travailler sur une chaîne de montage, le lien ouvrier/machine est faible. C'est l'homme qui s'adapte à la chaîne. Mais industrialisation n'est pas forcément synonyme de liens faibles. La première chaîne de montage en série était une chaîne pour des chronomètres de haute précision en Angleterre. C'est une autre forme d'industrialisation, celle de la standardisation.

– *Tu émetts l'hypothèse que la technique révèle des processus cognitifs que l'on retrouverait éventuellement dans le mythe. Il y aurait une certaine unité des schèmes de la réflexion et de l'action technique, une sorte d'habitus commun. Il me semble que dans les systèmes très intégrés qui sont ceux que tu étudies de préférence, tels ceux du paléolithique et du néolithique, la démonstration est assez probante. Les ethnologues se plaisent à établir des homologues entre différents types de phénomènes, la segmentation des lignages, l'utilisation du sol et puis, pourquoi pas, les processus de représentation de l'univers...*

– Je n'étudie pas de préférence les systèmes paléolithiques ou néolithiques, sauf dans le contexte d'une réflexion générale sur l'évolution des sociétés. Pour une raison très simple, d'ailleurs, qui est que mon sujet d'étude est le système intégré, celui où le technique et le social s'écrivent avec les mêmes éléments, activant à la fois des processus techniques et des réseaux sociaux. Or, avant les périodes historiques, le social se déduit à partir des restes matériels et il serait logiquement inconvenant d'interpréter cette déduction comme une donnée de base pour une analyse.

Cela posé, la référence à l'habitus est intéressante ; ce que Pierre Bourdieu dénomme «habitus», l'articulation du collectif et de l'individuel, permet d'accéder à ce que certains vont certainement qualifier d'obsession de ma part : le lien entre le normatif et le concret et comment établir le mode de passage entre les deux. Je dirai que l'habitus, la «manière d'être», crée en quelque sorte le concret – la masse de gestes et de perceptions, des actions et des réactions, des interprétations et des intentions des individus dans une société – à partir du normatif – les normes exprimées par les réseaux et structures telles que je les décris dans ma définition de la culture.

La culture est la configuration particulière qu'adopte chaque société humaine non seulement pour régler les rapports entre les faits techno-économiques (y compris l'interaction avec le milieu naturel), l'organisation sociale et les idéologies, mais aussi pour transmettre ses connaissances de génération en génération. Gestes techniques, comportements sociaux, institutions politiques et juridiques, systèmes symboliques, savoirs, de même que les modes de transmission des connaissances dans chacun de ces domaines, sont donc parmi les éléments les plus importants d'une culture spécifique. Ces différentes activités se constituent en des réseaux, et chaque culture se distingue par une manière particulière d'articuler ces réseaux entre eux. Culture et société ne sont pas synonymes. Une culture peut comprendre plusieurs sociétés, de même qu'une société peut abriter plusieurs cultures. Selon que l'un ou l'autre des réseaux est privilégié pour l'analyse, l'aspect et l'échelle de la configuration changent. Par exemple, une culture «industrielle» engloberait et l'Union

Soviétique et les U.S.A., bien qu'à un autre niveau de perception il existe une culture américaine et une culture russe. Cette intrication complexe, caractéristique des sociétés de «haute technologie», résulte du fonctionnement de la loi de développement des sociétés.

– *Est-ce que, dans le monde actuel, la distance de plus en plus grande des gens aux techniques manuelles (tout au plus réservées aux loisirs, au bricolage) n'oblige pas à diversifier les analyses ?*

– C'est une question-clé. En 1945, dans les pays du premier et second mondes, la population active dans le primaire et le secondaire avoisinait 50 %. Aujourd'hui les rapports ont basculé. Il ne serait pas exagéré de dire que plus de 60 % des gens ne prennent aucune part dans la production de biens matériels. Mais les schèmes sociaux sont encore ceux liés aux processus techniques de cette production, de même que les sites de décision, les rapports de propriété, etc., n'ont guère changé. Il faut maintenant élaborer les réseaux de distribution et de consommation de la même manière qu'ont été établis processus techniques et réseaux sociaux de production. Par ailleurs, devant l'avalanche de nouveaux produits il faut repenser ce que signifie un bien matériel dans notre société de «consommation», ce qu'est la nature de son insertion dans la société. Il faut les situer dans les nouveaux réseaux, en tenant compte de la robotisation et de l'informatisation croissantes des chaînes de production. Il faut notamment étudier de quelle manière ces biens réalisent les symboles et les fantasmes de notre culture. Ceci notamment pour éviter que les interprétations ne se réduisent à la réalisation des fantasmes des chercheurs.

– *Que faut-il entendre par régression technique ?*

– Il ne faut pas croire que les techniques ne font que progresser. A partir du moment où l'on est autorisé à parler de progrès – et je crois avoir démontré que c'est le cas pour les



14. Cf. Lewis Morgan, *Ancient Society*, New York, World Publishing, 1877; Karl Marx, *Grundrisse des Kritik des Politischen Okonomie*, 1858; Julian. H. Steward, *The Methodology of Multilinear Evolution*, Urbana, University of Illinois Press, 1955; Lewis Mumford, *Technics and Civilisation*, New York, Harcourt & Brace, 1934.

15. Cf. Robert Cresswell, *Une communauté rurale de l'Irlande*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1969.

techniques – il faut naturellement aussi admettre la régression. D'ailleurs, plus on entre dans un système dont la complexité exige une constante augmentation de l'entropie négative, plus on est obligé d'étudier les causes et les conséquences de l'inefficacité.

– *En matière d'évolution des sociétés, tu as exploré plusieurs modèles.*

– Je voulais étudier le rôle des techniques dans le déroulement de l'histoire humaine. Pour cela il me fallait un cadre fiable de l'évolution générale des sociétés. Je me suis tourné donc vers les schémas classiques : Morgan, Marx, Steward, Mumford<sup>14</sup>, parmi d'autres. Chez tous, j'ai rencontré la même difficulté : ou bien ils se situaient sur un plan tellement général que leurs schémas devenaient banals ; ou bien ils essayaient d'y faire figurer tous les événements de l'histoire mondiale et par conséquent ils noyaient dès le départ toute réflexion générale dans un magma de faits dont la pertinence ne pouvait être établie. De plus, tous souffraient d'un euro-centrisme plus ou moins caractérisé. Alors, j'ai dressé un schème ne tenant compte que de l'évolution technique dans différents domaines : exploitation du sol et des animaux, fabrication, habitat, économie, écologie. J'avais maintenant ce que j'appelle des séries logiques, et je pouvais dans chaque cas remplacer une série logique par une série historique. Mais je n'étais pas encore sûr que je puisse naviguer inductivement et déductivement (la double démarche qui caractérise une science) entre logique et histoire. J'ai fait l'essai avec la culture de l'orge (ce qui m'a permis de comparer une même plante en deux régions du monde). En un certain nombre d'étapes, j'ai pu aller par «expansion» des termes du plus général (préparation du sol, soins des plantes, récolte) au plus particulier (le fermier irlandais Finn dans son champ n° 2, labourant le sol avec une charrue et deux chevaux, dont l'un appartient à son voisin avec qui il a un arrangement verbal de coopération, en octobre 1956), ou par «abstrac-

tion» passer de Finn à la préparation du sol<sup>15</sup>. Il reste maintenant à développer cette méthode pour inclure les unités sociales plus grandes et pour tenir compte de leur histoire.

Je m'explique. Sans référence à des connaissances particulières, tout le monde sait que la culture des céréales consiste en labours, semailles, récolte et peut donc dresser la suite des étapes de ce processus technique, étapes que l'on pourra préciser en consultant des traités d'agronomie. On peut poursuivre ce «développement» – l'expansion dont je viens de parler – en ajoutant des instruments : charrue, houe, faux, fléau, etc. Ce faisant, nous introduisons l'imbrication de notre chaîne opératoire avec d'autres chaînes techniques, et cette imbrication nous révélera, comme une plaque photographique, l'aspect social des techniques car elle va vous situer en Irlande, donc dans l'histoire et la géographie. Nous sommes donc sortis de la pure logique, mais nous sommes en bibliothèque. Nous nous trouvons maintenant à un embranchement du logique et du concret – et aussi sur le terrain car il faut dorénavant différencier la culture de l'orge sur *ager* dans un pays humide du nord de l'Europe de la culture sur terrasses de la montagne aride du Maroc. Notons encore que le caractère aride nous fait rencontrer la société de plein fouet, puisque que le partage d'une ressource rare, l'eau, nécessite un réseau social lignager et des règles de fonctionnement formalisées. Puis, nous précisons que la charrue irlandaise est une charrue sans avant-train, tirée par deux chevaux, et nous voici devant une situation qui peut constituer un verrou à l'innovation, lorsque nous aurons procédé à une dernière particularisation – il s'agit de Finn dans son champ. D'ailleurs, si j'ai parlé d'octobre 1956, c'est parce qu'en 1955 Finn était accompagné d'un jeune ethnologue à qui il avait confié le labour de ce champ. Le normatif est devenu concret sans l'intervention d'un *deus ex machina*.

TECHNIQUES	SOCIÉTÉ OU CULTURE	
Nature de l'intervention dans les processus naturels	Organisation sociale	
	Forme	Contenu
Simple Récolte (plantes) Abattage (animaux) Aménagement (solides)	<b>Choix large</b>  Choix entre rigidité et fluidité à condition que les possibilités combinatoires soient nombreuses	<b>Choix restreint</b>  L'accès aux ressources est fondamental
	<b>Choix restreint</b>  Nécessité d'un pouvoir central (État, monopoles,...)  Nécessité d'un ordonnancement des réseaux de communication	<b>Choix large</b>  Choix des orientations (rentabilité, qualité de vie...)  Choix des degrés de liberté individuelle  Choix de la nature d'un pouvoir politique  Choix des conditions d'accès des individus aux ressources

**Loi de développement des relations entre techniques et sociétés**

– Certains soutiennent que les premières inventions de l'agriculture sont apparues pour répondre à des besoins sociaux. Les innovations techniques existent à l'état latent, mais c'est seulement lorsqu'il y a un événement précis qu'elles se cristallisent – l'arrivée de conquérants, une hiérarchisation sociale, etc. Par exemple, il peut y avoir eu depuis toujours la possibilité de produire un surplus, mais ce sont des raisons sociales qui le permettent à un moment précis. N'est-ce pas un peu finaliste ?

– A mon avis, on pose généralement ce problème à l'envers. En ce qui concerne la mutation cueillette/agriculture, je ne pense pas que les techniques de production alimentaire végétale soient passées de l'auto-subsistance à la production d'un surplus donnant naissance



aux classes sociales. Il est peu vraisemblable que des gens qui tirent de façon adéquate leur subsistance de la cueillette sous un climat plutôt clément sans conditions extrêmes, se mettent soudainement, sans raison impérative, à un travail pénible, de rendement aléatoire, tout au moins au début du changement. On peut arguer que l'évolution démographique vers une augmentation de la population ait créé une certaine pression à produire plus, mais je verrais un autre scénario. Apparemment, dans les régions où ont été trouvés les premiers signes de l'agriculture, s'est développée une dépendance à l'égard des graminées. Or l'un des traits des graminées est de pouvoir être facilement stockées. Qui dit stockage dit aussi possibilité de gardiennage. En développant celui-ci on fait naître des gardiens non-producteurs, gens dont on peut par ailleurs justifier l'existence par le truchement de personnes ayant des rapports privilégiés avec le surnaturel. Ainsi se crée toute une classe de personnes qui doivent vivre de la production alimentaire d'autres. S'établit alors une pénurie réelle sous l'apparence d'un surplus artificiel. Dite de façon bien trop succincte la séquence devient : classe sociale, pénurie, nécessité d'augmenter la production, innovation agricole.

– *Peut-on établir une relation significative entre la hiérarchie sociale et le développement ?*

– Oui, mais, comme je viens de le dire, je ne crois pas que ce soit le développement qui ait créé la hiérarchie sociale. Mais il y a bien sûr une dialectique, cela ne s'est pas passé exactement comme cela !

– *Aujourd'hui, nous sommes dans une situation différente : l'immense développement des techniques coexiste avec une idéologie démocratique qui voudrait s'imposer et qui fonctionne plus ou moins. Penses-tu que la corrélation millénaire entre développement technique et accroissement des hiérarchies sociales puisse être dépassée ?*

– A mon avis, le gros problème est qu'on a dépassé dans l'organisation de la production les limites géographiques, voire politiques, de la nation dans le sens classique du terme. Il y a des réseaux internationaux dont on voit poindre de temps en temps une tête qu'on veut couper. Il y a un rapport entre technique/économie et multi-société qu'on n'a pas résolu. Il existe une certaine démocratie, mais c'est quelque peu trompeur parce ceux qui manipulent les techniques sont rarement motivés par cet idéal.

\*

\*\*

– *Parlons de la revue Techniques et Culture.*

– L'équipe de recherches sur les techniques que le CNRS nous a permis de créer en 1974 publiait un bulletin annuel. Puis nous nous sommes dit que nous ne touchions pas le public potentiel de lecteurs intéressés par la technologie culturelle, et pour ce faire nous avons transformé le bulletin en revue. Il y a aujourd'hui 26 numéros parus. Les deux premières livraisons contiennent les communications d'une table-ronde que nous avons réunie en 1981, pour faire en quelque sorte le bilan des études dans ce domaine. Depuis nous alternons varia et numéros à thèmes. Parmi ceux-ci figurent : les objets de médecine, l'étude des techniques en préhistoire, les méthodes de la technologie culturelle, la culture des bêtes et l'intelligence des ordinateurs, la technologie en Inde. Les articles répondent au souci fondateur de la revue : fournir un forum où débattre des problèmes de la recherche dans ce domaine et où présenter les résultats des travaux sur les rapports entre techniques et société. Tous les articles obéissent à ce dernier critère : un produit, un « geste efficace » : un processus est toujours à la fois technique et social.

La revue a certes un succès international – je le dis sans modestie car ce succès est le

résultat d'un travail collectif de la part du comité de rédaction et non pas de mes efforts personnels. Nous arrivons à vendre plusieurs centaines d'exemplaires par numéro, mais cela sur la longue durée (la plupart de nos premières livraisons sont épuisées). En réalité nous manquons cruellement d'abonnements, généralement considérés comme seul critère de réussite. Nous sommes un peu dans une situation de «Catch 22». Il nous faut de la publicité, mais nous ne pouvons la payer qu'avec l'argent des ventes, celles-ci étant fonction du succès de la publicité.

*– Comment vois-tu l'intérêt de la revue? Est-ce qu'il y a beaucoup plus de gens qui s'intéressent à la technologie culturelle. Est-ce que cela s'est développé alors qu'il y a eu beaucoup de recherches en anthropologie sur le système symbolique. Est-ce que ton courant s'affirme peu à peu?*

– D'abord, à mon avis, il ne faut pas opposer technologie culturelle et recherches sur les systèmes symboliques. Les deux domaines sont complémentaires sinon intimement imbriqués. Cela posé, l'intérêt pour les techniques suit un itinéraire en dents de scie. Par moments, tout le monde s'aperçoit que c'est très important, même que c'est extraordinaire. Puis on s'aperçoit que l'étude est dure, comme l'est d'ailleurs l'étude dans les domaines symboliques. Simplement, pour décocher un trait d'esprit, je dirai que la grande différence entre les études dans les deux domaines, est que dans le monde des symboles n'importe qui peut dire n'importe quoi, d'où l'origine de beaucoup de discours invérifiables. En revanche, en technologie les bêtises sont immédiatement apparentes. Du coup l'intérêt pour les techniques tombe, jusqu'au moment où on s'aperçoit que l'on ne peut rien dire sur la société sans en tenir compte. Il est absolument nécessaire de mener les deux types de recherche de front, et c'est ce que j'essaie de faire.